



LA CITÉ DIAPHANE

ANOUCK FAURE

ARGENT

ACCESSIBILITÉ

Aux éditions Argyll nous avons décidé de rendre nos livres numériques aussi accessibles que nos compétences techniques le permettent.

À ce titre, ce livre a été préparé au format EPUB3, en s'appuyant sur les normes ARIA (Accessible Rich Internet Applications) de la Web Accessibility Initiative. Un marquage sémantique précis permet de faciliter le travail d'outils d'assistance à la lecture, et nous avons précisé les passages propices à des difficultés de prononciation.

Au delà des normes ARIA, nous avons également préparé deux versions supplémentaires pour le bénéfice du lectorat dyslexique ou malvoyant. Le travail fourni sur ces deux variantes peut également être obtenu par un réglage soigneux des appareils de lecture, mais nous ne voulions pas que ce confort soit réservé aux plus techniques d'entre nous ; nous avons donc choisi de fournir des versions du livre pré-optimisées.

Elles sont proposées à titre gratuit, sur demande par courriel et présentation de la preuve d'achat de l'édition numérique standard.

La version optimisée pour le lectorat malvoyant utilise :

- la police de caractères *Luciole* (<https://luciole-vision.com/>) conçue spécifiquement pour cela ;
- un interlignage légèrement plus important avec une augmentation correspondante des autres marges verticales.

Nous n'avons pas modifié la taille par défaut des caractères, considérant que ce réglage était probablement déjà fait.

La version optimisée pour le lectorat dyslexique utilise :

- la police de caractères *Accessible-DfA* (<https://github.com/Orange-OpenSource/font-accessible-dfa>) ;
- un alignement à gauche partout où l'édition standard justifie le texte ;
- un interlignage plus important avec une augmentation correspondante des autres marges verticales ;

– un espace inter-mots plus important.

Notre travail n'est bien sûr pas parfait ; nous recevons volontiers tout commentaire permettant d'améliorer l'accessibilité de nos livres. Nous ferons notre possible pour en tenir compte, dans les limites de nos compétences et en tentant de trouver le meilleur équilibre possible entre des demandes parfois contradictoires.

Le point de contact pour toute question relative à l'accessibilité est accessible@argyll.fr

De la même autrice, chez d'autres éditeurs :
Racines d'écume, Apeiron, 2022
Ta'arua, Apeiron, 2022
Les Éléphants sans pattes, Alice jeunesse, 2022

Maquette et illustration de couverture : Xavier Collette
Illustrations intérieures : Anouck Faure

Éditions Argyll 2023 ©
Dépôt légal : février 2023
ISBN : 978-2-492403-73-6
ISBN du livre papier : 978-2-492403-69-9

Site internet : <https://argyll.fr>
Mail : editions@argyll.fr

ANOUCK FAURE

LA CITÉ DIAPHANE



LIVRE I

LE MAL D'ONDE

CHAPITRE 1

UNE APPARITION

Bien, je n'ai guère de temps à perdre en lettrines et en arabesques. J'espère donc que vous me pardonnerez ma graphie rudimentaire. Voyez-vous, si j'ai appris à utiliser ma main gauche d'une façon plus que convenable depuis que la droite me fait défaut, le maniement de la plume n'en reste pas moins laborieux. Dans le cas présent, la difficulté vient surtout des tremblements liés à ma mort imminente. Après tout, j'ai assuré pendant sept ans le rôle d'archiviste du seigneur des Marches sans que mon écriture constitue une entrave. La mort, donc. Mais avant d'en arriver là, il me faut vous conter les événements qui conduisirent à ce triste fait. Ma princesse l'a exigé. Je tiendrai parole, cette fois-ci au moins, bien que son ultime requête ne soit que la dernière de mes motivations.

Permettez-moi donc de vous narrer la cité de Roche-Étoile, sa déchéance, sa malédiction et ses âmes égarées. Je m'offre en outre la fantaisie, à quelques incartades près, de raconter ces derniers jours tels que je les vécus, c'est-à-dire dans l'ignorance la plus totale des ressorts qui se jouaient. En arrivant ici, je n'étais guère qu'une ombre guidée par des puissances qui la dépassaient, inconsciente des réalités qui la menèrent à se confronter aux horreurs de Roche-Étoile. Mes raisons passées vous paraîtront peut-être faibles, ma solitude douteuse. Elles l'étaient en effet. Je vous prie donc de bien vouloir tolérer pour quelque temps la chose falote et sans consistance qui me tenait alors lieu de personne. La vérité nous frappera bien assez tôt, vous et moi.

Commençons ainsi. Une brume tombait avec la nuit sous l'ombre des bouleaux. Je ne voyais plus aucun chemin. Je croyais avoir tout planifié pour arriver avant le soir, mais l'effroyable vigueur des racines et des ronces contrariait mes prévisions. Sept années leur avaient suffi pour engloutir jusqu'au dernier sentier de pierre. Nulle route ne conduisait plus à Roche-Étoile. J'avançais au hasard depuis ce qui semblait des heures, avec pour seule lumière une lanterne et l'éclat mourant du ciel.

Les buissons acérés se refermaient un peu plus autour de moi à chaque pas. Je commençais à craindre que mon errance ne dure encore longtemps et ne se solde par de cruelles éraflures, sans parler des bêtes qui pourraient rôder à la nuit tom-

bée. Je m'arrêtai et tentai de distinguer le moindre indice sur la direction à suivre. Si je me fiais aux cartes, le bois aux Astres marquait les abords directs de la cité. Je ne me trouvais plus très loin. Je devais pouvoir apercevoir une tour, un reflet sur l'eau, n'importe quoi avant que le brouillard n'avale tout ! C'est alors que je la vis. Une apparition aussi puissante que fugace.

Je crus d'abord qu'il s'agissait d'un voyageur à cheval. Peut-être un autre fou se perdait-il en ce territoire maudit, à la recherche de Roche-Étoile. Mais il n'y avait pas de cavalier. Le grand destrier me fixait de ses yeux d'opale. Son corps massif se détachait à peine sur les ténèbres embrumées. Mes membres se pétrifièrent. Au milieu des craquements de vieille écorce, j'entendais une respiration rauque de bête. D'une main tremblante, j'élevai ma lanterne pour mieux voir la chose.

Une chouette s'envola, affolée par la soudaine lueur. Sa robe de fantôme lacéra la pénombre. Je sursautai et reculai d'un pas. Le cheval noir se perdit alors dans la nuit. Juste avant qu'il ne disparaisse, je vis la corne. Une longue épine d'acier brillant surgissait du front de l'animal. Une dangereuse merveille que ma lâcheté d'alors ne me permit guère d'apprécier.

Dans un élan de panique, je me détournai et courus, oubliant les ronces qui s'accrochaient à mes vêtements. J'entendis un hululement au loin et je me précipitai à sa suite sans réfléchir. La silhouette du rapace m'apparut, reflétée par une étendue d'eau. Le lac ! J'écartai branches et feuillages de mon bras valide, courus à l'aveuglette. Je me trouvai soudain libre des griffes de la forêt.

J'arrachai mon manteau aux épines et laissai la pente me guider jusqu'aux berges. Une licorne. Le mot martelait mes tempes entre deux halètements. Une licorne noire. Avais-je bien vu, ou n'était-ce qu'une illusion née de l'obscurité ? Je tournai sur moi-même dans un mouvement d'affolement, comme si la bête allait surgir de nouveau, mais ce fut tout autre chose qui retint mon regard.

L'île maudite se dévoilait enfin, nimbée d'une pâleur diffuse malgré l'absence de lune. J'en oubliai un instant l'apparition crépusculaire. J'avais atteint ma destination. Roche-Étoile se tenait là, élancée vers les cieux, jaillie des profondeurs.

Ses parois abruptes s'arrachaient de la surface du lac en forme de demi-lune. Et la falaise devenait cité, dentelle de basalte, flèches aériennes menaçant les nuées, allées d'arcades marmoréennes. L'on n'aurait su dire où commençait le travail de la main de l'homme, où finissait celui de la terre. Sans nul doute ses créateurs espéraient donner l'illusion que Roche-Étoile avait surgi tout entière des feux chthoniens qui avaient forgé son promontoire. À cet instant, je songeai qu'il fallait être animé d'une foi inébranlable pour bâtir ici ces monuments déme-

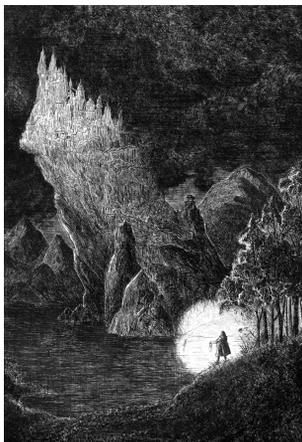
surés, à l'orée des terres des démons et de leurs noires magies, loin des royaumes humains. Désormais, l'orgueil et la folie me paraissent une bien meilleure explication. Mais enfin, chacun sait que les Rochestéliens ne manquèrent jamais de foi. Ils voyaient des manifestations de leur déesse sans visage dans chaque recoin. À la fin, cela ne les sauva pas.

Mon moi d'alors pensa à nouveau à la licorne noire, à sa respiration de bête fauve. Tandis que j'observais cette cité réduite à l'état de nécropole, je me persuadai soudain que je n'avais pas pu rêver. La cause de la mort de Roche-Étoile était connue : sept ans auparavant, du jour au lendemain, les eaux du lac et des puits s'étaient changées en un poison mortel pour tous les habitants de la cité. Cependant, l'on ignorait la cause de la malédiction. Il s'avérait aisé même pour un esprit étriqué comme le mien d'imaginer que les voisins démoniaques de Roche-Étoile n'y étaient pas étrangers, bien que plus personne ne les ait aperçus dans les parages depuis des lustres. Avais-je croisé une de leurs créatures monstrueuses ? Peut-être même la responsable de la chute de la cité. Mon cœur se glaça à cette pensée. Et les soldats des Marches qui affirmaient que l'on ne courait aucun danger tant que l'on ne touchait pas à l'eau... Aucun des récits que j'avais lus ne mentionnait cette chose. Enfin, j'étais là désormais, en vie et sans autre dommage que quelques égratignures. Je ne pouvais que poursuivre ma route.

En m'approchant, je distinguai les piliers brisés d'anciens ponts qui émergeaient du lac. Par miracle, il en demeurait un qui n'avait pas été détruit. Une longue fracture en traversait la chaussée, n'attendant que de s'ouvrir sous les pas de l'imprudent qui voudrait rejoindre l'île. Et, au sommet des lacets qui menaient à la ville, non loin de l'imposante porte fortifiée, une lumière pulsait à une fenêtre découpée dans les remparts. Une existence subsistait donc ici, envers et contre tout. Cela non plus, les soldats des Marches n'en avaient pas parlé, mais ils avaient après tout cessé de venir ici depuis des années. Leurs rondes à la frontière avaient pour seul but de repousser les curieux et les pilleurs et de faire respecter l'interdit posé par le seigneur des Marches sur le lac empoisonné. Plus aucun voyageur ne s'aventurait dans cette région désolée. Elle ne menait qu'aux terres démoniaques. Mais il avait bien fallu quelqu'un pour allumer cette flamme au loin.

À pas prudents, je repris ma route et longeai les rives en direction du pont. Elles m'apparaissaient instables, et je me défiais des boues qu'elles charriaient. Les rares téméraires qui avaient tenté de rallier la ville, lorsque celle-ci n'avait brusquement plus donné signe de vie, avaient tous averti que quiconque se hasarderait à boire ou même toucher ces eaux noires mourrait aussitôt. J'avais ainsi

imaginé découvrir un désert minéral, vierge de toute vie. Or, la forêt paraissait intacte. Une végétation malsaine envahissait les berges. Seuls manquaient les animaux. Nul oiseau ne semblait avoir établi sa demeure dans ces roseaux, nul insecte nocturne. Aucun frisson n'accompagnait ma marche, nulle fuite, nul cri devant la lueur incongrue que je portais dans la pénombre. Les sept années qui s'étaient écoulées depuis le drame n'avaient pas suffi à laver la souillure des eaux mortifères.



L'île maudite se dévoilait enfin, nimbée d'une pâleur diffuse malgré l'absence de lune.

J'évitai les bourbiers détrempés et mis enfin pied sur les pierres sèches et lisses du pont. Celui-ci ne s'écroula pas, déjouant agréablement mes craintes. Les murmures de la forêt avaient reculé, mais une autre pulsation se mêlait aux claquements visqueux de mes bottes à mesure que j'approchais de l'île. Provenant de la fragile clarté qui émanait de la cité, le martèlement vif de l'acier contre une enclume emplissait le ciel.

L'ascension vers Roche-Étoile me parut bien longue, rythmée par ce battement dont les montagnes me renvoyaient l'écho. Des images naissaient en moi, tirées de mon imagination fertile d'archiviste pour qui les poncifs des récits de voyage n'avaient plus aucun secret. Des siècles de témoignages de pèlerins venus visiter les sanctuaires de la déesse sans visage faisaient état de la magnificence de Roche-Étoile, d'autant plus éclatante qu'elle défiait les terres d'ombres et de mort. Je pouvais presque distinguer les marchands d'autrefois, dont l'arrivée s'accompagnait du froissement des bannières, des voix chantantes des pâles gens de ce do-

maine de l'hiver, curieux des couleurs d'autres contrées. Je me représentais sans mal les gardes fiers, les enfants indolents qui se prélassaient sur ces petits bancs taillés dans la roche et escortaient les nouveaux venus de leurs questions et de leurs commentaires.

Mais il n'y avait plus de bannières ni de pèlerins, et rien à la vérité pour me détourner du lancinement de mes mollets déjà éprouvés sinon mes propres élucubrations. J'avais beau être jeune, l'exercice n'était pas mon fort, et le voyage s'était avéré pénible. Je m'assis une ou deux fois sur le bord du chemin. Le heurt fastidieux du métal sur l'enclume me martelait le crâne. À présent que j'étais proche, je voyais qu'une petite cheminée surplombait l'unique fenêtre allumée. Elle crachait les étincelles et les fumées typiques du travail de la forge. Que pouvait-on bien créer dans cette forteresse désolée, à quelle fin ?

Et moi, au fond, quelle folie me menait en cette région peuplée d'étrangetés ? Une réponse implacable, susurrée du fond de mon esprit, me sauta aussitôt au visage et chassa toute introspection. Mon rôle n'avait-il pas toujours été le même ? Rassembler les vestiges du passé, exhumer la vérité des archives et des lettres perdues. Mettre en mots le destin tragique de la cité pour la postérité, creuser au-delà des quelques rumeurs datées. Du reste, même la pauvre chose que j'étais alors se doutait bien que le seigneur des Marches ne m'envoyait pas ici uniquement pour assurer la complétude de ses livres d'histoire. Il devait craindre que le mal ne se réveille un beau jour et ne se propage sur ses terres, et toute information était bonne à prendre. Quant à moi, les véritables raisons qui m'avaient fait accepter cette mission solitaire m'échappaient alors tout à fait. Je me persuadai qu'il s'agissait de curiosité intellectuelle. Ou l'or, peut-être ? Peu importe ce que je me racontai pour combler mes vides. Je n'étais qu'un pantin venu arracher leurs secrets aux cadavres de Roche-Étoile, guidé par un but qui ne lui appartenait pas. Sans doute finis-je par conclure que ces ruminations m'étaient inspirées par ce lieu. Je me remis en marche et m'efforçai d'écraser mes hésitations à chaque nouveau pas. À tout le moins, dans ma quête de vérité, la licorne noire représentait un premier indice d'un intérêt sinistre.

Un froid vif me mordait. La nuit tissait déjà un fin voile de givre sur les pierres du chemin. Du lac en contrebas, une brume se soulevait et dissimulait pour un temps la menace des eaux. J'atteignis enfin les portes fortifiées. La herse abaissée en barrait l'accès, mais, à gauche, un pont jeté au-dessus du vide menait à une poterne étroite. La passerelle se couvrait elle aussi de verglas. Je m'y engageai, rajustai mon paquetage sur mon épaule, pressai contre moi ma main inerte, qui ne ferait que me déséquilibrer. Un crissement plaintif accompagna mes pas. Je n'eus

pas le temps de penser au vide. Je passai. Les murailles de la barbacane m'isolèrent un instant de l'air cristallisé.

Le martèlement s'était arrêté. Je pris conscience du calme soudain et me figeai à l'orée d'une petite cour bordée de hauts murs, à l'écoute. Rien. Nulle alerte ne retentissait. Aucun son ne suggérait que l'on avait remarqué ma présence, ou tout du moins que l'on s'y intéressait. Le silence n'était qu'une chape de plomb tissée de brume et de plaintes venteuses. Derrière la porte massive, les rues de Roche-Étoile se déployaient en rayons blafards. C'était un squelette de ville, pensai-je. Une enfilade d'arcades blanches dessinaient une cage thoracique serpentine au-dessus de l'avenue centrale de la cité. Elle traçait un chemin jusqu'aux tours efflanquées du sanctuaire de la déesse sans visage, jadis célèbre dans toutes les Marches. À mes yeux naïfs mais pas totalement idiots, ces colonnades prenaient allure de procession funèbre.

Juste à ma gauche, d'anciennes échoppes aux portes closes se nimbaient d'un éclat fauve provenant d'une ruelle voisine. Ce devait être la flamme déclinante que j'avais aperçue depuis la rive. Je m'y dirigeai, délaissant la grande allée et ses ombres. Une réaction primaire pour un être primaire. Dans la nuit, les humains comme les insectes cherchent un souvenir de soleil dans l'éclat du feu.

J'entendis d'abord les bruits d'un cheval, le claquement sec des sabots sur le pavé, l'haleine rauque qui s'échappait des naseaux en signe d'impatience. Un frisson courut le long de mon dos tandis que je me rappelais un souffle similaire. Puis je tournai à l'angle de la poterne, et l'animal m'apparut. Un cheval bien vivant, gris de cendres, sans rien de comparable avec la noire créature entrevue dans le bois. Il fumait d'une vigueur incongrue dans ce domaine de mort. Le soulagement m'étourdit. Sans réfléchir, j'avançai vers la bête. Je ne distinguai qu'alors la silhouette courbée contre ses jambes, puis le bref éclat du fer encore rouge. Une odeur de corne calcinée se mêla au parfum fauve du destrier qui secoua sa belle encolure nerveuse. Mon élan soudain suspendu, j'arrêtai mon pas, reculai. Le maréchal-ferrant releva alors son visage vers moi.

— Le bonsoir, fis-je.

Cela parut suffire. J'avais le souffle court, sans vraiment de raison. L'homme revint à sa tâche. Visiblement, il se moquait bien de ce que je pouvais faire là. Je n'étais qu'une distraction superflue dans son travail ô combien essentiel. Un doux martèlement accompagnait la pose du fer. J'imaginai le forgeron installer les rivets dans l'ongle de l'animal. Ses mains me paraissaient larges et calleuses, ses épaules grasses et puissantes. Mais la lumière de la forge était presque étouffée, et

ma lanterne ne suffisait plus à percer l'épaisseur sourde de la nuit. Je distinguai l'éclat bref d'un œil lorsque l'homme me scruta à nouveau.

— Vous avez une monture à ferrer ? demanda-t-il.

Sa voix glissait sur la brume avec un calme dédaigneux. C'était, me dis-je, la question la plus naturelle du monde dans cette cité défunte. La plus adéquate.

— Non.

— Ah, s'étonna-t-il. Vous ressemblez à quelqu'un qui possède une monture.

J'opinaï du chef, comme pour approuver ce jugement. Il n'insista pas, relâcha la jambe du destrier, redressa avec lenteur son dos courbé. Il attendit. Quelque chose, dans son mutisme, demeurait en suspens comme une question. Il me fallait y répondre.

— Dans le bois aux Astres, dis-je enfin. Dans le bois aux Astres, j'ai vu une licorne noire.

Je ne me demandai même pas ce qui me poussa à lui faire un tel aveu. N'ai-je pas déjà dit que j'étais alors d'une ignorance et d'une stupidité remarquables ?

— Ah, fit l'autre.

D'une main nonchalante, il jeta un petit objet contre le mur de son office. J'y portai ma lanterne. Un clou plié. Cela donnait la mesure de son absence d'intérêt ou de surprise.

— Ah, répéta-t-il. Vous avez moins de chance que la jeune dame. Ou davantage.

Il rit sans bruit, un tressautement de poitrine. Je le laissai poursuivre, et il m'obligea sans tarder. Le feu se reflétait sur l'humidité de ses yeux, au beau milieu d'une tête dont la nuit avait dérobé la face.

— La jeune dame est venue ici avec sa monture, raconta-t-il. Elle n'a pas vu de licorne noire. Nul ne l'avait plus vue depuis que Vanor a quitté Roche-Étoile. Jusqu'à vous. C'est un mauvais présage, la voir.

— Vanor ? demandai-je.

Une terreur aussi éphémère que soudaine me traversa au moment où je pronçai ce nom. Je n'en comprendrais la raison que plus tard.

— Vanor a quitté Roche-Étoile, répéta simplement le maréchal-ferrant. C'était une âme pure. Plus rien n'est comme avant depuis que Vanor n'est plus là.

— Vous vivez donc ici depuis toutes ces années ?

Il ne répondit pas, et le silence qui s'abattit une fois de plus me sembla réclamer mon congé. Du moins savais-je que je n'avais pas rêvé. La créature existait, d'autres l'avaient vue avant moi. De nouvelles questions me vinrent, mais je me

ravisai devant la crispation manifeste de mon interlocuteur. Je n'obtiendrais rien de plus de lui. J'admettais bien aisément que les lois immuables du bon sens n'avaient plus cours ici.

— Je vous remercie, soupirai-je.

Satisfait, le maréchal-ferrant se détourna et flatta l'épaule puissante du cheval gris.

— Lorsque vous verrez la jeune dame, vous lui direz que sa monture est prête.

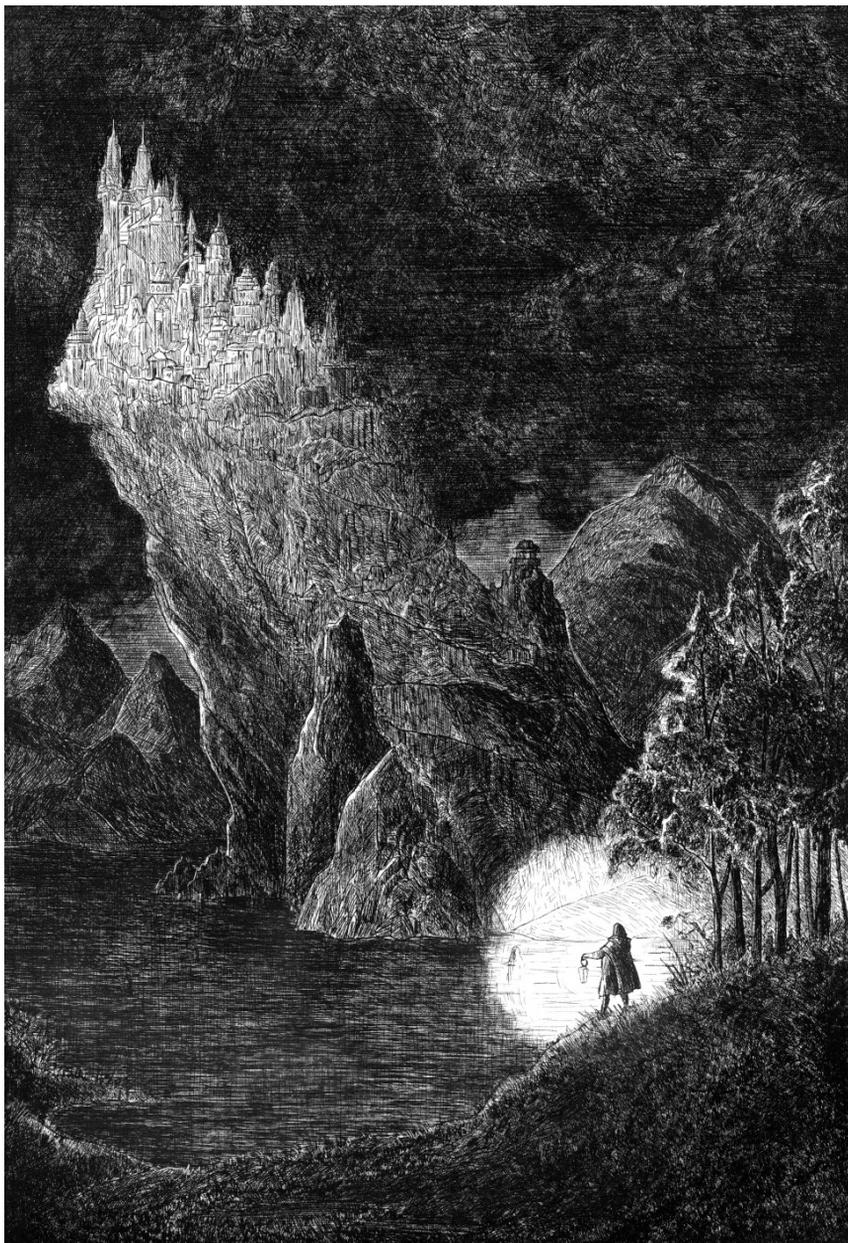
— Très bien.

— Je ne dois pas laisser mourir le feu.

Il disparut alors à l'intérieur de la forge. Je demeurai immobile un moment, rejoignant cette conversation. Puis les frémissements du cheval retinrent à nouveau mon attention.

Ce dernier piétinait sous son abri de chaume. Près de son pied, je vis un abreuvoir rempli d'une eau limpide, apparemment saine. J'eus soudain grand-soif. Je songeai que je pouvais toujours me blottir jusqu'à l'aube contre l'animal brûlant, boire son eau et reposer mon corps sur le fourrage frais qui maculait le sol. Puis la lumière vacillante de la forge enfla. Une fumée jaillit du conduit de cheminée vers le ciel sans étoiles. Les ocres tièdes emplirent la ruelle, colorant les nuées de brume autour de mes chevilles. Une étrange satisfaction me traversa, mais également un besoin insistant de quitter cet endroit et son occupant. Si stupide étais-je, du moins conservais-je un certain instinct.

Et j'avais recueilli une information importante. Par quelque coup du destin, un autre visiteur se trouvait aussi à Roche-Étoile. Lentement, je me remis en route.



L'île maudite se dévoilait enfin, nimbée d'une pâleur diffuse malgré l'absence de lune.

CHAPITRE 2

SOUS LE REGARD DE LA DÉESSE

Je me perdis un temps interminable dans les méandres de Roche-Étoile. L'errance nocturne dans une ville inconnue génère un indéfinissable sentiment d'éternité. Chaque ombre devient la promesse d'étrangetés. Et à la vérité, Roche-Étoile abritait beaucoup d'ombres. Aux ruelles tortueuses succédaient des escaliers, des recoins où nichaient des chapelles aux voûtes ivoirines. De petites grottes de roche brute blotties entre deux maisons rappelaient par endroits la nature rugueuse de l'île promontoire. Elles avaient dû jadis faire office de caves et de réserves. Les cours s'ornaient de fontaines couvertes de gel. Des statues hiératiques, aux yeux clos ou aux traits dissimulés sous un voile, se dressaient à chaque détour, leurs têtes inlassablement tournées en direction du sanctuaire qui marquait le cœur de Roche-Étoile. Je ne voulais pas m'en approcher pour le moment, mais mon chemin me ramenait inmanquablement vers lui. Lorsque j'essayais de m'en éloigner, une série d'escaliers étroits me rejetait avec dédain au bord d'un rempart dont les fondations disparaissaient désormais dans des ténèbres brumeuses. À force de virages et d'acharnement, je parvins enfin à une petite place hexagonale.

Une statue en occupait tout un côté, adossée à un monastère. L'imposante bâtisse se déployait entre deux ruelles. Je ne pus en estimer la taille dans l'obscurité. Des rangées d'ouvertures en fer à cheval dévoilaient les galeries où devaient se succéder autrefois les processions religieuses. Des portiques similaires entouraient une partie de la place et lui conféraient l'allure d'un cloître. Nous étions presque au pied du sanctuaire, réalisai-je. Les arches y conduisaient sans le moindre doute. Mais, pour l'heure, seule la statue m'intéressait. J'élevai ma lanterne dans sa direction et reconnus la déesse sans visage qui accaparait jadis la foi des Rochestéliens.

Je savais que ceux-ci baptisaient affectueusement leur divinité *la reine pâle*, et ce nom devait avoir conditionné l'imaginaire du sculpteur à l'origine de ce chef-d'œuvre. La statue était d'une blancheur de neige, grande comme trois ou quatre hommes. Son créateur avait ciselé l'albâtre avec tant de finesse qu'il était parvenu à conférer à la roche l'aspect d'un voile translucide, tombant sur le visage de la damoiselle sans en masquer tout à fait les traits. À l'image des statues plus petites qui parsemaient Roche-Étoile, celle-ci éprouvait une fascination manifeste pour

le sanctuaire. Sa nuque se tordait en un angle dérangeant tandis qu'elle regardait en arrière, par-dessus son épaule, droit vers les plus hautes tours. De sa main se-reine reposant contre sa cuisse, elle tenait la corne torsadée d'une licorne, comme arrachée du front de l'animal.

Un long instant, je demeurai sans bouger face à ce spectacle, en proie à des considérations trop confuses pour valoir désormais la peine d'être décrites ici. Puis, je ne sais au bout de combien de temps, le murmure de l'eau me parvint. J'avais avancé vers la statue sans y prendre garde et je vis enfin qu'elle était taillée dans la falaise de Roche-Étoile, de même que le couvent. Entre ses pieds délicats jaillissait une source qui emplissait un petit bassin de pierre brute.

Je reculai devant cette eau. Elle n'avait rien de commun avec les fluides noirs et malades du lac. Limpide, elle exerçait sur moi cet attrait de l'onde sur le voyageur assoiffé, mais je ne pus me résoudre à y tremper les lèvres. Il ne pouvait s'agir que d'une tromperie macabre. J'avais emporté avec moi de l'eau pour plusieurs jours, déjà âcre du relent de cuir des outres. Il faudrait bien que cela suffise.

Une sensation grandissait en moi, la conscience aiguë de pupilles avides fixées entre mes omoplates. Je me retournai. Aucune ombre, aucune silhouette ne frémit, mais il me sembla que l'obscurité avait encore enflé. La lune, si elle caressait jamais cet endroit, ne montrerait pas son halo ce soir. Je renonçai à poursuivre mon exploration pour le moment.

Je tentai de pénétrer dans la bâtisse attenante à la statue, sans succès. Toutes les portes demeurèrent closes, verrouillées ou éternellement rouillées sur leurs gonds. La fatigue gagnait mes membres et me faisait voir des formes dans la pénombre. Je savais qu'il ne s'agissait probablement que de mon imagination, mais l'épuisement de mon voyage s'avérait quant à lui bien réel. Je me résignai à trouver refuge de l'autre côté de la place, sous les portiques qui me protégeraient au moins du vent et du givre. Pour une raison que je ne m'expliquais pas, quérir l'hospitalité du forgeron semblait inenvisageable. C'est assez amusant, en y repensant. Nous y reviendrons.

Le corps recroquevillé autour de mon paquetage, mes mains enfouies sous mes épaisseurs de vêtements, je tentai de trouver le sommeil. J'ignore si je dormis cette nuit-là ou si je me contentai de sombrer dans la torpeur de cauchemars éveillés. Le froid piquait mes sens et ma raison d'images et de sons distordus. Pauvre chose ! Dans l'étreinte de ce repos infernal, je crus parfois entendre un chant lancinant, d'une tristesse à déchirer les étoiles. Une licorne noire hantait la lisière de mes souvenirs, aussitôt avalée par les fantômes de la forêt. Bientôt, seule une brume confuse emplit mon esprit.

Peu avant l'aube, l'âme égarée, je rêvai d'une créature.

Elle était immense et efflanquée, le dos voûté, son cou grêle portant une tête humaine dont je ne pus distinguer le visage. Elle se déplaçait sur ses quatre membres en oscillations lentes, silencieuse comme une tombée de neige. À travers le voile du songe, je la vis chalouper jusqu'à la source de sa démarche arachnéenne. Elle empoigna les rebords du bassin. Puis, avec une horrible contorsion du cou, elle trempa la tête tout entière dans l'eau et but à longs traits ponctués de gargouillements. Un feulement retentit, un cri de harpie. Le rêve se dissipa ensuite en illusions obscènes : une corne tranchée, des mains couvertes d'un fluide blanc, un visage changeant à l'infini qui me fixait avec morgue... Ces images ne revêtaient alors aucun sens à mes yeux, comment l'auraient-elles pu ? Ces cauchemars troubles me laissèrent quoi qu'il en soit le souffle court et l'esprit agité. J'accueillis la venue de l'aube avec soulagement.

Le matin me brûla les yeux, reflété par le givre qui enveloppait la cité. Je frottai mes paupières d'une paume engourdie tout en m'asseyant avec raideur. Au-delà des rangées d'arcades, les tours du sanctuaire paraissaient se dissoudre dans le lointain. Sans réfléchir, je cherchai du regard la source et la statue. Nul chant ne résonnait, nul monstre ne se penchait sur les eaux. Mais quelqu'un se trouvait là, enveloppé d'un vieux manteau de laine poussiéreux. Je me redressai très vite.

L'individu demeurait assis dans un recoin de la place. Il se tenait à bonne distance de la source et de la statue, tout à la contemplation des quelques braises qui rougeoyaient entre ses pieds nus. Du moins, je le supposai, car les pans d'un épais capuchon usé me dissimulaient le haut de son visage. Je ne vis d'abord qu'une main hâve. En m'avançant, je distinguai une mèche de cheveux noirs et sales, puis l'arc d'un menton et d'une bouche juvéniles. Ce n'était qu'un jeune homme sans rien de monstrueux, pourtant, quelque chose en lui m'inspira une répugnance instinctive. Mon regard s'arrêta sur ses ongles jaunes recourbés comme des serres, sur sa peau à la teinte maladive. En observant de plus près, je vis que des sortes d'hématomes recouvraient ses mains et se répandaient en taches sombres sur ses poignets et ses paumes. Aucune blessure n'aurait pu provoquer semblables marques, et je n'avais jamais entendu parler non plus d'une telle affection. Était-ce là l'un des effets du poison que charriaient les eaux de Roche-Étoile ? Je me retins de reculer d'un pas. Alors, l'être avisa mon léger sursaut. Il tourna vers moi sa face sans regard et sourit de ses lèvres bleues.

— Oh, souffla-t-il d'une voix chantante. Rares sont de nos jours les pèlerins des mortes eaux... Que l'aurore vous soit douce.

— À vous aussi, dis-je avec prudence.

La beauté de son timbre m'avait inspiré une émotion trouble, sans tout à fait chasser le dégoût que suscitait son aspect. Qu'il m'est étrange à présent de repenser à cette première rencontre, à tout ce que j'aurais dû voir dans sa silhouette dévorée par le mal. Mais j'étais alors bien incapable de comprendre l'importance qu'il revêtait. Je n'avais qu'une intuition, mêlée de peur et d'espoir.



Rares sont de nos jours les pèlerins des mortes eaux... Que l'aurore vous soit douce.

Le jeune homme dut prendre mon laconisme pour de la méfiance. Il dodelina nonchalamment de la tête.

— N'ayez crainte, s'amusa-t-il. Je ne suis que la pauvre âme qui veille sur cette source. Et vous êtes...

Mon regard s'étrécit tandis que j'oubliais déjà ma confusion. Cherchait-il à me piéger ? Comme tous les voyageurs qui avaient un jour voulu se rendre à Roche-Étoile, je savais que prononcer son nom à voix haute revenait à se livrer en pâture aux terribles magies des démons. C'était là le prix à payer pour cette ville bâtie à l'orée des terres noires. Des oreilles maléfiques rôdaient ici. Mais l'autre attendait, et je me forçai à taire ma paranoïa. Sans doute, il n'attendait qu'un surnom à l'image de celui qu'il m'avait donné.

— Je suis l'archiviste des Marches, répondis-je enfin.

— Oh, fit-il. Comme c'est distrayant. J'imagine que Roche-Étoile est à l'image de toutes les choses révolues. Il ne lui reste plus qu'à être... archivée, et ses histoires avec elle.

Il partit d'un lent rire suave, un hullement de chouette qui me glaça le cœur.

— Je m’attendais à trouver une ville déserte, opposai-je. Toutes les histoires de Roche-Étoile ne sont pas encore terminées, semble-t-il.

— Peut-être, convint l’autre. Elles le seront bientôt. La jeune dame est là. Vanor finira par revenir. La fin est proche.

Vanor... L’effroi que j’avais ressenti la veille en prononçant ce nom s’éclaira soudain. Bien sûr. À Roche-Étoile, nul ne donnait son nom. Pourtant, mes deux interlocuteurs avaient utilisé librement celui de Vanor devant moi. Le nom d’une personne a priori encore vivante, connu de tous. En ce lieu de perdition, cela ne pouvait signifier qu’une chose. Un être assez puissant pour ne redouter aucune magie noire. Un être qui se riait des démons et de leurs tours. Ma gorge se serra.

— Vous connaissiez cette personne, Vanor ? demandai-je.

— Oui, s’impatia l’homme. Oui, qui ne connaît pas Vanor... Magnifique Vanor, terrible Vanor, triste Vanor ! Le forgeron a dû vous dire que Vanor était sage et noble, mais ne vous y trompez pas, le forgeron est fou. Jamais Roche-Étoile n’a abrité âme plus noire que Vanor. Si noire... Oh, j’ai soif, j’ai grand-soif. Me porterez-vous un peu d’eau ?

Tandis qu’il parlait, ses doigts de squelette se tendaient vers la source. Je considérai le bassin avec réticence. Les élucubrations de ce pauvre hère n’avaient fait qu’accroître mon dégoût. Je voyais bien qu’il serait un témoin aussi inutile que le forgeron. Je ne désirais que partir.

— La source est maudite, crus-je bon de l’informer. Comme toutes les eaux de Roche-Étoile.

Ses mains se contractèrent violemment.

— Non... Pas celle-ci, bien sûr, pas celle-ci. Le mal d’onde l’a épargnée, c’est pourquoi je veille sur elle. Notre dernière source pure...

J’hésitai. Disait-il vrai ? Ses paroles délirantes, ses gestes compulsifs me rendaient sa fiabilité incertaine. Il continuait sa litanie sans plus paraître se soucier de moi.

— Hier, la jeune dame m’a donné à boire, racontait-il. Mais d’habitude il n’y a personne, n’est-ce pas, personne d’autre. Je dois attendre que le forgeron vienne chercher de quoi tremper son métal. Je ne dois pas approcher la source. Je ne dois pas...

Soudain, ses mains se mirent à saigner. Il se figea net, bouche entrouverte, et contempla avec attention les ruisselets noirâtres glissant le long de ses doigts et de ses poignets. Puis une goutte tomba sur les dalles de pierre, presque à mes pieds. Je reculai avec brusquerie, le cœur au bord des lèvres. Était-ce cela, ce qui avait tué les habitants de Roche-Étoile ? Ce *mal d’onde*, ainsi qu’il l’avait nom-

mé ? Une magie démoniaque ? Voyant ma peur, l'autre eut encore ce rire harmonieux, inhumain.

— Oh, ce n'est que mon sang qui essaie de s'enfuir de mon corps... J'ai si soif, si soif, mais je ne peux approcher la source...

— Je vais vous chercher à boire, dis-je avec répugnance. Ensuite, je partirai.

J'avais beau être lâche, du moins possédais-je semble-t-il une certaine capacité à la pitié. Le jeune homme ne répondit pas, mais changea légèrement de position. Près de ses pieds se trouvait une petite écuelle de grès, dissimulée jusqu'alors par son manteau crasseux. Je la ramassai avec précaution pour ne pas risquer de le toucher, puis je me dirigeai vers la fontaine d'un pas vif. Dans la lumière de l'aube, elle paraissait en effet d'une clarté de cristal. Un doux frémissement en agitait sa surface et invitait à y tremper les lèvres. Je pris garde malgré tout à ne pas laisser la moindre goutte m'atteindre et je ne cherchai pas à en boire. J'attendrais de rencontrer un informateur plus digne de confiance.

Je revins vers le jeune homme, qui ne semblait pas avoir remarqué mon absence. Il souriait pour lui-même. Un murmure s'échappait entre ses lèvres closes tandis que des traînées de sang coulaient de ses mains jusqu'au sol. Pourtant, lorsque je lui tendis l'écuelle, il bougea avec une vivacité terrifiante. Je dus me retenir de ne pas la lâcher avant que ses affreux doigts ne l'attrapent. Il ne me frôla même pas. Il but sans s'arrêter, longtemps, sans se préoccuper des fluides qui se mêlaient à l'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte. Alors même, il ne relâcha pas le récipient. La nausée me serrait la gorge.

— J'aimerais rencontrer la jeune dame, dis-je.

Elle au moins aurait peut-être quelque chose de sensé à dire.

L'être parut se rappeler mon existence au son de ma voix. Son doigt sanglant se tendit vers les portiques qui devaient mener au sanctuaire.

— La jeune dame arpente les plus hautes tours. Elle espère une entrevue avec notre princesse recluse... Elle espère en vain.

— Eh bien, merci.

Il sourit, mais son sourire m'inspira davantage de malaise que de sympathie.

— Au revoir, archiviste. Si vous croisez Vanor, ne lui faites pas confiance.

Je me détournai, récupérai mes maigres possessions et partis droit vers les galeries sans me retourner. Le forgeron, la jeune dame, un fou, et une princesse à présent. Cette ville soi-disant morte s'avérait bien trop peuplée à mon goût. Les seuls témoins qu'il me plaisait d'interroger étaient des journaux, des manuscrits à décrypter, à la rigueur des cadavres, non des vivants imprévisibles et menteurs.

Mais en fait de cadavres, je n'en avais encore rencontré aucun. J'ignorais si je devais m'en étonner. Ils avaient pu être... déplacés, ou même brûlés, par n'importe lequel des survivants délirants de cette ville. Je préférais ne pas imaginer d'autres options. Une cité déserte comportait bien assez de réserves pour nourrir quelques personnes pendant sept ans, n'est-ce pas ?

Cette pensée me mit brusquement mal à l'aise. Je crus sentir le regard du pauvre dément me suivre un moment sous l'ombre de son capuchon. Puis, lorsque les successions d'arches me voilèrent enfin la place, je retrouvai en partie mon aplomb. Il régnait désormais un calme étrange. Les colonnades et les tours sculptaient une forêt où le soleil abandonnait quelques rayons obliques. Roche-Étoile ne connaissait que de fausses aurores, de celles qui se lèvent au sommet des crêtes alors que le jour est déjà haut dans les vallées. Même ce mensonge n'en altérait pas la beauté.

Un martèlement d'acier désormais familier m'arracha à mes rêveries. Ce forgeron, que pouvait-il bien fabriquer encore ? Sans doute n'y avait-il guère d'autre monture à ferrer, plus grand-chose à réparer, mais la désolation peut inciter parfois à conserver des habitudes devenues vaines. Peut-être après tout l'homme de la source avait-il raison, et le forgeron était fou, lui aussi, fou du vide et de la solitude. Qui mieux qu'un dément pouvait en reconnaître un autre ? Cette folie-là s'avérait bruyante et faisait vibrer Roche-Étoile d'un écho funeste. J'espérais y échapper en gagnant l'intérieur du sanctuaire.

Je commençais à entrevoir l'entrée principale du bâtiment. Le portail double se blottissait sous une voussure en arc brisé parée de sculptures de lunes et de roses entrelacées. Deux arrogantes tours prolongées de flèches en gardaient les flancs. Chacune d'elles abritait dans des niches des statues de déesses voilées, fort similaires à la dame de la source. Seul l'angle de la tête changeait, afin, comprenais-je, que chacune des représentations de pierre fixe un seul et même point : la pointe ornée d'une étoile sinueuse qui marquait le sommet du sanctuaire. Celles-ci avaient la tête rejetée en arrière à s'en briser la nuque, les bras tendus comme pour prendre leur envol. Le temple entier paraissait vouloir s'arracher au sol. Le moindre contrefort se terminait en épine torsadée brandie vers les astres. L'illusion était belle et terrible, toute en puissance et en vanité désespérée.

Je jugeai les énormes portes trop lourdes pour les ouvrir sans aide et poursuivis ma route à la recherche d'un autre passage. Je parvins très bientôt à un ancien jardin blotti contre l'un des lobes de la bâtisse. C'était un jardin de basalte, désormais, sans plus un arbre ou une racine. Seule une fontaine vide fleurissait la pierre à nue. Passé un muret, je distinguai une porte tapie dans l'ombre, entrouverte. Je

n'eus qu'à la pousser du bout des doigts pour qu'elle libère l'entrée dans un gémissement douloureux. Je pénétraï dans le sanctuaire.

Le martèlement de la forge céda la place au battement du sang contre ma tempe. J'inspirai. L'air froid portait un relent humide. La lumière du matin se déversait par les hautes vitres entre les piliers qui soutenaient le plafond à croisée d'ogives. Je m'avançai dans la nef, déserte. Elle n'abritait plus aucun meuble ou objet de culte, ce qui m'apparut pour le moins troublant. Ne s'y trouvait que des statues poussiéreuses, ainsi qu'un grand autel de marbre, surmonté d'un dais fixé à des montants d'acier aux allures de cornes torsadées. Qui avait bien pu piller cet endroit du moindre banc, et à quelle fin ? Cela devait en outre remonter à longtemps : le sol dallé disparaissait sous une épaisse cendre grise. Pas complètement, remarquai-je aussitôt. Partant de la porte que je venais de franchir, des traces de pas révélaient le marbre veiné d'or et remontaient le bas-côté de la nef en direction du chœur. Je les suivis, sans perdre une miette de ce qui m'entourait. Où que je pose le regard, les recoins d'ombre n'abritaient pas la plus petite araignée ni la moindre trace de nuisibles. Tout ce qui avait vécu ici jadis avait été tué par le poison des eaux. Ne restait que quelques âmes folles.

Les pas de mon prédécesseur s'engageaient dans un étroit escalier en colimaçon. J'escaladai les degrés, devinant fort bien qui j'allais trouver au bout de la piste. J'avais l'intuition que cette rencontre ne serait pas sans lien avec les raisons de ma propre venue en ces lieux.

Alors que j'approchais du sommet de la tour, une bourrasque glacée s'engouffra en hurlant par une ouverture en même temps que la lumière du jour. Je luttais sur quelques pas et atteignis une coursive exiguë, longeant les immenses vitraux de la nef.

Mon souffle se figea un instant d'émerveillement. Je dominais d'ici tout Roche-Étoile et son reflet fantomatique sur les eaux beaucoup trop lisses du lac. Un fragment de blancheur attira mon attention. Un héron survolait la lugubre étendue. Ses grandes ailes n'y déposèrent qu'une image fugace avant de s'effacer parmi les arbres du bois aux Astres. Une brève mélancolie me traversa la poitrine. Je repris mon chemin le long de la coursive et je la trouvai enfin, statue d'acier parmi les statues de pierre.

Dame corsetée de fer, elle se tenait assise sur un muret, portant en travers des genoux une épée au fourreau sans gravure ni panache. Sa visière fendue d'une unique ouverture offrait un miroir plat à la noirceur du lac. Nul blason n'ornait son plastron, non plus que son écu. Elle n'arborait aucun nom à défendre. Mais,